

M. l'abbé L'Ingras, vicaire,
Rivière du Loup en bas,
159

Premier Volume

AVRIL 1891

Sixième Livraison

LE GLANEUR

BOITE POSTALE 55

LEVIS, P. Q.

SOMMAIRE

Monseigneur de Laval.....	ADJUTOR RIVARD
Les héritages.....	BENJAMIN SULTE
Pensée du soir.....	EDMOND LADOUCEUR
Causerie sociale.....	THOMAS COTÉ
Nos églises temples.....	E. Z MASSICOTTE
Rayons crépusculaires.....	JOSEPH GAGNON
Soyons fiers d'être Canadiens.....	J. G. BOISSONNEAULT
Le gourmand.....	GEO. AVILA MARSAN
Ce que j'aime.....	HECTOR D'HAUGRY
Port-Royal.....	HECTOR SERVADEC
La littérature au Canada.....	PIERRE GEO. ROY

LE GLANEUR

"LE GLANEUR" paraît tous les mois par fascicule de trente deux pages formant à la fin de l'année un volume de près de quatre cents pages de littérature canadienne.

Le prix de l'abonnement est de \$1 par année, invariablement payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année et les années d'abonnement commencent et finissent avec la publication de chaque volume. Ceux qui prennent des abonnements dans le cours de la publication d'un volume reçoivent toutes les livraisons déjà parues de ce volume.

Toutes correspondances concernant l'administration ou la rédaction doivent être adressées au directeur de la revue, Pierre Georges Roy, boîte postale 55, Lévis.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Il sera rendu compte dans notre *bulletin bibliographique* de toutes les publications dont on nous aura fait parvenir deux exemplaires.

AGENTS DEMANDÉS

Nous avons besoin d'agents pour recueillir des abonnements au *Glaneur* dans toutes les villes et paroisses de la province de Québec.

AVANTAGE

Toute personne qui nous trouvera dix nouveaux abonnés, payant leur abonnement comptant, aura droit à \$5.

ROMAN CANADIEN

Nous commencerons bientôt la publication d'un roman canadien du plus haut intérêt. Ce roman, dû à la plume d'un de nos meilleurs écrivains, est irréprochable au point de vue de la morale.

LETTRE D'EUROPE

A partir de juin prochain, nous publierons dans chaque livraison une *lettre d'Europe*. Nous sommes à prendre des arrangements à cet effet avec un écrivain français bien connu.

Cette mort aux affections, le missionnaire la subit ; ce calice, il le boit jusqu'à la lie.

Est-ce à dire, messieurs, que le missionnaire n'est plus attaché à ceux qui l'aiment, et que son refuge est

l'oubli profond et morne,

Qui n'a point de limite et qui n'a point de borne ?

Ah ! demandez-moi si le fleuve s'arrête dans son cours, si la pierre reste suspendue dans l'espace, si les astres ne continuent plus leur course, si le rossignol se tait, si l'aigle ne perce plus la nue ; mais ne me demandez pas, ne me demandez jamais si le cœur cesse d'aimer !

Qui connaît les trésors d'amour que renferme le cœur du missionnaire ? L'ingratitude lui est inconnue. Il passe dans la vie, sans cesse séparé de ce que son affection voudrait posséder, et subissant par là un martyr de chaque instant.

Ce que je viens de dire du missionnaire est l'histoire de Mgr de Laval. Lui aussi est mort à sa famille, à ses amis, à son pays.

En se consacrant aux missions, il se séparait de parents bien-aimés, au milieu desquels il aurait pu goûter les douceurs de la piété filiale et fraternelle, et de compagnons qui lui auraient procuré le bonheur de l'amitié.

A sa famille et à ses frères par le cœur et l'esprit, il préféra son Dieu ; à l'amitié des hommes, l'amour divin.

Mais, pendant son séjour ici, que de fois, au cours des voyages qu'il entreprenait lui-même pour la conversion des indigènes et parmi des peuplades sauvages qui ne lui rendaient guère charité pour charité, que de fois il dut se reporter en esprit à cet antique foyer de ses aïeux, où sa mère pleurait peut-être encore dans sa vieillesse au souvenir de son fils, où ses amis réunis à sa famille parlaient de l'exilé du Canada ! Son cœur dut saigner à ces souvenirs. Mais son amour, il le versait dans le sein de ses brebis ; ses douleurs, il les offrait à Dieu ; ses souvenirs, il les noyait dans ses espérances.

L'adieu à la patrie fut encore un coup bien rude pour le grand missionnaire.

Ceux-là seuls aussi qui ont vu les rivages de leur pays disparaître dans les brumes de l'horizon et le soleil se coucher sur une terre étrangère, savent ce qu'il en coûte pour briser ce lien commun, qui unit tous les compatriotes en les attachant à un même sol.

En ce siècle de scepticisme où le doute pénètre dans tous les esprits, il n'a pas manqué d'hommes qui ont dit que l'amour du pays est une chimère et la patrie un mythe. Mais ceux-là n'ont rien qui batte en leur poitrine, et rien qui pense en leur cerveau. La patrie est un être réel ; elle a du sang qui coule, des membres qui agissent, une tête qui pense, et un cœur qui bat ;

et dans le temps et pour le pays dont nous parlons, messieurs, le sang c'était le patriotisme, les membres c'étaient les diverses classes du peuple, la tête c'était le Roi, le cœur c'était l'Eglise.

C'est ainsi que le comprenait Mgr. de Laval. C'est à cette patrie qu'il dit adieu, c'est elle qu'il aime toujours, pour elle qu'il souffrit le martyre de la séparation.

Mais comme tous les grands cœurs, l'évêque de Pétrée eut le privilège d'emporter en lui quelque chose de son pays. Et arrivé sur cette terre qui n'était pas encore une patrie, il y déposa ce noyau sacré qui, sous sa surveillance et grâce à ses soins, a vécu, s'est développé, a grandi, est devenu une nation, et, avec les traditions saintes de sa mère, a gardé une reconnaissance immortelle au *Père de la Nouvelle-France*.

Messieurs, si nous comptons pour un peuple sur la surface du globe, si des germes fertiles, implantés dans le sol des Peaux-Rouges, ont donné naissance à ce grand arbre qui étend ses rameaux dans toutes les parties de la Confédération, nous le devons à Mgr de Laval ; à Mgr de Laval, et aussi à la fécondité de cette patrie qu'il nous a léguée..... C'était le *cerveau de l'humanité*, le fleuve où voguait la pensée humaine, le bouclier de la monarchie, la cuirasse de la chrétienté, le bras de Rome ; c'était Charlemagne et

saint Louis, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc, Durandal et Joyeuse ornées de fleurs de lis, le sceptre de Clovis appuyé sur la Croix ; c'était la France des Croisés, des Chevaliers sans peur, des Rois à l'épée de flamme ; la France, sortie des mains du prêtre et du soldat, toute étincelante de l'éclat de ses lances, à *genoux devant Dieu et debout devant les hommes* ; la France qui prie, combat et meurt ; la France au sang de feu, au cœur d'enfant et au bras de fer ; la France dont les fils pleurent maintenant l'ivresse et le vertige, qui se trouvait alors à l'apogée de sa gloire, et que Mgr de Laval nous apporta comme un don du ciel.

III

Le missionnaire possède encore quelque chose ; comme au captif antique, il lui reste la vie. Mais il se hâte de s'en défaire : il donne sa parole aux infidèles, ses mains aux chaînes, sa chair à la torture, son sang aux bourreaux, son âme à Dieu ; en un mot, sa vie à la propagation de la foi et à la mortification.

C'est ainsi que Mgr de Laval entendit sa mission et s'y consacra.

Quand il débarqua sur la terre d'Amérique, les peuples qu'il adoptait pour enfants étaient encore presque tous idolâtres. Pour fixer soli-

dement la croix dans le sol canadien, un triple travail était à faire : convertir les infidèles, écarter les obstacles à cette conversion, assurer des recrues au clergé et une éducation chrétienne aux sauvages.

A cette époque, les missionnaires étaient sans cesse placés entre la crainte de tomber sous les coups de l'Iroquois et le danger de mourir de fatigue et de faim au fond de ces forêts inexplo-
rées dont les mystérieuses retraites ne pouvaient arrêter leur zèle. Pour triompher de ces dangers, pour donner une forte impulsion à la prédication de l'Évangile dans le Nouveau-Monde, pour distribuer sagement les ouvriers dans cette vigne inculte, et savoir en utiliser la récolte, *il fallait ici un homme de cette force*, comme s'exprimait la Thérèse du Canada.

Non content de conduire par ses ordres les prêtres à la recherche des âmes, il se souvint qu'il était missionnaire, et se mit à la tête des soldats du Christ. Du jour où Québec le reçut dans son enceinte jusqu'à la fin de sa carrière, on le vit, la rame à la main ou les raquettes aux pieds, aller de mission en mission, prêchant les sauvages, visitant et soignant les malades, baptisant les catéchumènes, confirmant les néophytes, donnant à tous de bons conseils, et laissant partout sur son passage une semence de conversion chez les infidèles, et une joie consolante dans les cœurs déjà chrétiens.

Cependant des gouverneurs, qui ne voulaient pas comprendre les ordres d'un roi catholique, semblaient s'être donné pour mission de démolir à mesure qu'édifiaient l'évêque et son clergé et de créer des embarras et des barrières à leur apostolique dévouement. Mais Mgr de Laval avait juré de conduire son peuple dans la bonne voie ; et quand on voulut empiéter sur les droits de son siège, on apprit comment se défend un évêque attaqué ;

Quand Mesy, d'Avaugour, abusant de leur force,
Donnèrent leur appui, sous la hutte d'écorce,
Au trafic infamant de la liqueur de feu,
Intrépide gardien de la morale austère,
Il sut faire gronder, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Toutes les fois que les dignitaires laïques, croyant tenir en leur main l'église canadienne, tentèrent de l'écraser, le chef de cette Eglise, se dressant dans sa majesté épiscopale, opposa à la brutalité de la force matérielle l'irrésistible fermeté que donne une conscience droite mise au service des droits les plus sacrés.

Enfin, Mgr de Laval couronna son œuvre en créant une institution, qui, après avoir fourni aux missions les prêtres dont elles avaient besoin, à la torture les martyrs quelle demandait, et avoir travaillé avec son fondateur à l'éducation des indigènes, a continué pendant deux siècles, iné-

branlable sous la sape du temps, à inspirer à ses enfants l'amour de l'église et de la Patrie.

Est-il besoin d'ajouter, messieurs, que le séminaire de Québec est resté digne de son fondateur autant qu'il en est fier ? C'est avec un orgueil bien légitime que nous le proclamons, nous, élèves de cette maison ; si nous nous rappelons le nom de Mgr de Laval avec plus de respect, si nous le prononçons avec plus d'amour, c'est d'abord qu'on nous a appris à vénérer sa mémoire ; c'est surtout que nous avons sans cesse sous les yeux l'imitation de ses vertus et la continuation de son œuvre ; c'est que nous voyons son siège épiscopal transformé en trône sous la pourpre romaine et occupé maintenant par un prince de l'église.

Au milieu de ses travaux, la seule espèce de délassements que se permettait Mgr. de Laval, c'était la mortification.

Martyr de la volonté divine, qui plusieurs fois le frappa dans ce qu'il aimait, il voulut être encore martyr de sa propre volonté.

Quand Dieu le frappait, il s'élevait du fond de son âme un *fiat* de résignation, tandis que coulait sur sa joue une de ces larmes qui font les bijoux des élus. Mais cela n'éteignait pas sa soif de douleurs ; et sa joie était de broyer sa chair sous les verges de la mortification. Son plus grand désir était de mourir dans les fers et les

tortures, comme les Brébœuf et les Lallemand ; mais, Dieu lui refusant cette grâce, il s'en consola en ajoutant chaque jour à ses croix, jusqu'à ce que la rigueur de sa vie lui eût fait contracter cette maladie qui le mena à travers les plus atroces souffrances sous le marbre de son sépulcre.

Il imita donc, jusque dans l'austérité de leurs mortifications la vie des grands missionnaires. Car tous avant de porter la couronne céleste, ont porté la couronne d'épines ; leur palme a été trempée dans le sang ou dans les larmes ; et leur robe nuptiale recouvre maintenant les blessures du cilice.

Le monde s'était présenté à Mgr de Laval et lui avait offert l'exaltation de ses triomphes, l'éblouissement de ses gloires, et les faveurs du dieu de l'or. Mais le missionnaire évêque avait passé les yeux fixés sur les hauteurs ; et sa voix avait semblé dire : *Excelsior ! plus haut !.....* Les pieds de l'idole sont d'argile, l'avalanche qui croûle la renversera et la couvrira de ses décombres comme d'un linceul ; mais du milieu des ruines, la croix restera debout et ne fléchira pas... Plus haut ! *excelsior !*

Le monde était revenu avec la douceur de ses amitiés, l'attachement au sol natal, et l'enivrement de ses amours. Mais le grand homme avait passé, les pieds sur la terre et le cœur

dans les cieux, voyageur que ne souillait même pas la poussière de la route, et il avait dit : *Excelsior ! plus haut !* Ici-bas le cœur de l'homme ne trouve qu'amertume, et là c'est la joie qui déborde ; ici les yeux n'ont que des nuages et des ténèbres, et là la lumière resplendit ; le monde est dans l'abîme, et le Calvaire a son sommet.....Plus haut, encore plus haut ! *excelsior !*

Puis s'étaient étalés les plaisirs et les jouissances d'une vie molle et facile. Mais le serviteur de Dieu avait passé : Encore plus haut !.....Le sacrifice prépare le triomphe, le sépulcre est la veille de la résurrection, la souffrance purifie, et le calice a ses joies.....Plus haut, toujours plus haut ! *excelsior !*

Et maintenant que Mgr de Laval a pris place au champ des morts, à chacun de ses anniversaires tous les cœurs canadiens battent à l'unisson, tous ses enfants se rassemblent, et, se tournant vers Rome, lui jettent un cri, une prière : Encore plus haut ! *excelsior ! Il a passé en faisant le bien ; c'est une couronne d'élu, c'est un trône céleste qu'il lui faut !*

ADJUTOR RIVARD

LES HÉRITAGES

(Pour le *Glaneur*)

Voulez-vous apprendre l'art de gagner une centaine de piastres par un moyen parfaitement canaille ? Si oui, écoutez un peu mon narré.

Choisissons un nom de famille très répandu parmi nous et lançons-le dans la presse, sous cette forme-ci, par exemple : " Des personnes qui faisaient des recherches dans les anciens papiers, ont trouvé un document qui montre que la famille Lemieux possédait un riche héritage qui a été abandonné, on ne sait comment, mais qui lui appartient cependant."

Aussitôt ces lignes perfides mises devant le public, les membres de la famille Lemieux vont aux renseignements. L'individu qui a monté le coup, leur fait voir un acte par lequel telle seigneurie a été accordée à J. B. Lemieux, en l'an que vous voudrez, et il ajoute qu'il n'a pas fait de démarches pour éclaircir l'affaire, faute d'argent. Alors, la souscription s'organise, chacun y contribuant au *pro rata* de ses moyens—et la duperie va son train. De temps en temps, le fin matois produit un extrait d'acte de mariage ou de sépulture concernant les Lemieux, ou une pièce montrant que celui-ci ou celui-là de la même famille était marguillier ou marchand—et la souscription continue...jusqu'à ce que, fatigués

— 111 —
de ne voir rien venir, les plus tièdes se retirent
les premiers, et les plus ardents les derniers.

Cinquante fois j'ai été interrogé au sujet de
ces prétendus héritages, et j'ai toujours répon-
du : " Mettez-moi en présence de l'homme qui
s'occupe de cette affaire : je vous prouverai en dix
minutes qu'il est un imbécile ou un escroc." Ja-
mais l'homme en question ne s'est présenté.

Cette industrie étant assez répandue parmi
nous, le *Glaneur* ferait une bonne œuvre en la
dénonçant à ses lecteurs. C'est dans cet espoir
que je lui adresse ce petit article.

BENJAMIN SULTE

PENSÉES DU SOIR

—
À MA MÈRE
—

(Pour le *Glaneur*)

Quand le beau soir revêt sa robe grise
Pour endormir les oiseaux dans les bois,
C'est à cette heure où le jour agonise
Que dans mon cœur j'entends des mille voix.

L'une me parle en me faisant sourire
Des jours d'antan où j'étais si joyeux ;
Ma bouche alors ne savait que redire
De mes esprits les hymnes amoureux.

L'autre me dit qu'aux endroits que je pleure,
Où sont pour moi des rids de souvenirs,
La brune enfant que j'aimais à cette heure,
M'attend toujours pour calmer ses soupirs.

Je ne sens plus mon cœur battre pour elle,
L'absence hélas ! a brisé tant de liens,
Dieu, pardonnez à mon âme infidèle,
Et donnez lui la clef de tous les biens.

Je songe encore au vallon, au vieux temple,
Où, jeune enfant, j'allais souvent prier,
Théâtres chers que de loin je contemple,
Vous m'enivrez en me faisant pleurer.

Je vois ma mère près du foyer de flamme,
Elle l'attise en songeant aux enfants,
Qui, sans amour, loin de son cœur de femme,
Ont froid peut-être et pleurent le vieux temps.

O, tendre mère, oui, je souffre d'absence,
Je n'ai pas froid, pourtant, car ton amour,
Plus vaste encor qu'aux heures de l'enfance,
Foyer sacré me réchauffe toujours.

Je vois de plus la figure d'un père,
Où les soucis ont creusé des sillons,
Bien des malheurs l'ont rendu solitaire,
Le jour pour lui n'a que de vains rayons.

Bosquets, coteaux, fleuve aux ondes limpides,
Forêt sonore où pleure le zéphir,
Apparaissez ! que vos concerts splendides
Versent en moi les chants du souvenir.

Et c'est ainsi qu'à la triste brunante,
Je me recueille en moi-même et me dis,
Ce que la nuit, cette discrète amante,
Se dit tout bas pour tromper ses ennuis.

EDMOND LADOUCEUR

CAUSERIE SOCIALE

(Pour le *Glaneur*)

Parmi les éléments constitutifs de toute société bien organisée, l'on doit jeter en premier lieu les regards sur la personne du prêtre, qui par son caractère divin est appelé à y jouer un rôle prépondérant et nécessaire. En effet, tout porte sur l'autel ; le monde s'appuie sur ce fondement solide : ôtez ce point d'appui, et le monde à l'instant perd la stabilité de son équilibre et tombe dans l'abîme. Faites disparaître du milieu de la société l'homme chargé, par mission spéciale, d'y représenter celui qui tient entre ses mains les destinées des nations, et soudain avec lui disparaîtront toutes nos institutions vitales, morales et sociales : dès lors, plus de religion, plus de christianisme, plus de morale, et conséquemment, plus de société, plus de civilisation, plus de liberté.

Que restera-t-il donc ? L'anarchie universelle et l'état sauvage.

On a senti, il y a un siècle, cette sacrilège et terrible réalisation ; on se rappelle, cette époque épouvantable et inouïe jusqu'alors dans les fastes de l'histoire humaine, époque fatale, préparée par les égarements d'une philosophie erronée et la licence effrénée d'un siècle sans vergogne.

Qu'a-t-on vu alors ?

Des hommes tigres, surgis on ne sait d'où,

se sont rués sur la société pour la détruire. Pousés par des chefs dont les discours excitaient leurs mauvaises passions, ils ont semé l'épouvante et la consternation sous leurs pas : ils ont creusé une large fosse, ils y ont jeté pêle-mêle des cadavres de femmes, d'hommes et d'enfants ; et après avoir tranché la tête des rois comme celle des sujets, après avoir tué le prêtre comme ils avaient égorgé les fidèles, ils ont dit aux nations tremblantes : " L'ère de la liberté vient de s'ouvrir : nous avons chassé loin de nous cette triste engeance de prêtres et de religieux ! Réjouissez-vous, et admirez ce que nous avons fait ! "

Après qu'y a-t-il eu ?

Déception, mensonge, hypocrisie, servitude, sous le nom de liberté : un pacte avec la tyrannie et l'ambition.

Sans cesse tourmenté par un besoin inné chez l'homme d'adorer un être supérieur, on a tenté de fonder sur une raison incertaine, une religion sans passé et sans avenir, l'Eglise dépouillée presque par toute l'Europe, proscrite et chargée de liens, fut réduite, d'après une expression de Lacordaire, à ce qu'il lui fallait de vie pour ne pas faire mentir les oracles divins.

Si la Providence n'avait abrégé ces jours affreux, rien ne serait demeuré debout, et la société française tout entière se serait englouti dans l'abime de l'athéisme et de l'anarchie.

Mais après la tempête, l'Eglise s'est relevé

fière et triomphante, révélant ainsi aux hommes l'immensité de leur impuissance. L'église qui semblait voilée par les obscurités d'une terrible bataille, resplendit tout-à-coup dans le rajeunissement de son éternel éclat. Et le prêtre debout sur les ruines fumantes amoncelées autour de lui, portant dans ses mains l'étendard du sacrifice et de l'abnégation, ramassa les débris épars de cette société corrompu pour la purifier et la reconstruire sur une base nouvelle.

De nouveau, le monde assista au triomphe de la puissance mystérieuse du prêtre, que l'on peut attaquer, mais que l'on ne vaincra jamais, parce que lui seul, il a le privilège de réaliser l'union volontaire des âmes et la libre obéissance des cœurs sous une autorité dont la foi et l'amour assurent et gardent le respect.

Avec le prêtre reparurent la religion, la charité, l'ordre et la paix, c'est-à-dire la société véritable.

Qu'avons nous besoin d'aller feuilleter les annales des pays étrangers pour vérifier l'influence nécessaire et naturelle qu'exerce un prêtre sur les destinées d'un peuple ?

Il suffit de consulter notre propre histoire, et de jeter un regard autour de nous pour se convaincre de cette vérité.

Que serait aujourd'hui le peuple canadien-français si, après la cession du pays à l'Angleter-

re, le clergé n'eut été là pour le protéger et empêcher son anéantissement ?

La population française de la colonie ne se composait, alors que de soixante mille habitants, dispersés aux quatre coins du pays. Cette poignée de braves venaient de subir les rigueurs d'une guerre désastreuse ; ils avaient vu dévaster leurs champs, ruiner leurs villages et décimer l'élite de leurs guerriers. Épuisé à la suite de plusieurs combats, délaissé par leur mère patrie, qui ne semblait plus digne de commander à des cœurs si généreux, les Canadiens se virent à la merci d'un terrible vainqueur qui ne devait rien épargner pour se venger des défaites passées. Il ne restait plus alors à nos pères aucun moyen de relever tant de ruines et de protéger sur ce sol dévasté les restes de la domination française expirante.

Est-ce que, dans les desseins de la Providence, ce petit peuple français implanté sur les rives du Saint-Laurent, au prix de tant de sacrifices, était condamné à disparaître ou à être noyé dans l'élément anglais ? Non, parce que le prêtre était là veillant sur nos destinées. Les missionnaires cueillirent soigneusement les débris mutilés de ce petit peuple, qui désormais, se pressa autour de la houlette du pasteur pour y chercher une consolation et un appui.

Dès lors, le clergé formé dans le creuset des

tribulations n'embitionna plus qu'une chose, ce fut de conserver à l'abri de tout danger la foi des aïeux, afin de la transmettre aux générations futures.

Petit à petit, grâce aux efforts constants du prêtre, le peuple s'habitua au joug souvent oppressif de l'Angleterre ; il apprit à respecter, sinon à aimer, son nouveau souverain, tout en restant profondément attaché à l'ancienne mère patrie.

Et si aujourd'hui le peuple canadien est encore catholique, c'est grâce à l'heureuse influence du prêtre qui, toujours sur la brèche, et au plus fort de la lutte, a su protéger nos droits contre les empiètements des fonctionnaires anglais. Que dis-je ! Si aujourd'hui le peuple canadien-français est fidèle à l'allégeance britannique, tout en conservant dans son cœur le culte de la France, c'est grâce au clergé qui lui a prêché la tolérance et la soumission.

Si maintenant on examine le prêtre par rapport aux individus considérés comme membres d'une société, on reconnaît encore qu'il joue un rôle nécessaire dans le fonctionnement des institutions sociales.

Sans le prêtre en effet le doute prend possession de notre être, et avec le doute on ne tarde pas à oublier toutes les lois et tous les droits pour se livrer à tous les abus.

Quand le prêtre disparaît de la société, un

voile livide enveloppe toutes les vérités ; elles nous apparaissent comme le soleil pendant la tempête, à travers des vapeurs blafardes.

Le cœur inquiet cherche sa foi, et il trouve je ne sais quoi d'obscur et de vacillant qui augmente ses inquiétudes. On ne comprend plus alors la société comme une manifestation de l'esprit et de ses lois, mais comme un travail purement mécanique. Tous les nobles instincts s'endorment et toutes les secrètes puissances qui président à la formation du monde moral s'éteignent. Un vide affreux se produit dans l'âme, et le désespoir y établit son empire.

Que fera l'homme alors ?

Il s'avilira ; il donnera libre cours aux mauvais penchants de sa nature et il sapera l'ordre social dans son fondement. Sans cesse tourmenté par une haine infernale, il se sentira le besoin d'attaquer tout ce qui lui portera ombrage ; il bouleversera la société de fond en comble, et après avoir semé la terreur sur son passage, il s'enfoncera de plus en plus dans l'abîme des désordres, jusqu'à ce que le prêtre vienne lui tendre la main et le remettre au rang que lui avait assigné l'Ordonnateur Supérieur dans son vaste plan.

Alors la lumière succèdera aux ténèbres de son cœur : au lieu de flotter sans repos au sein des choses, sa pensée pourra désormais se fixer :

la sérénité reprendra place dans son âme, et au lieu de haïr la société, il l'aimera ; et s'il l'aime, il ne cherchera pas à la détruire.

En voilà assez, lecteur, pour établir la part nécessaire et naturelle que le prêtre est appelé à prendre dans l'organisation et le fonctionnement de toute société véritable.

N'oublions jamais cette vérité. N'oublions pas que le peuple canadien-français doit au clergé d'être ce qu'il est. N'oublions pas surtout que c'est par le clergé que nous sommes restés français et catholiques.

Au lieu d'exploiter l'influence du clergé au sujet d'intérêts politiques ou personnels, portons lui le respect qu'il mérite, et n'usons de son autorité que lorsqu'il s'agit des intérêts primordiaux du pays. De cette manière le peuple canadien-français marchera d'un pas ferme et rapide vers les grandes destinées que la Providence lui a réservées sur le sol américain.

THOMAS COTÉ

NOS EGLISES TEMPLES

(Pour le *Glaneur*)

Dans cent ans, lorsque le voyageur dirigera ses pas dans la province de Québec, il sera étonné du nombre prodigieux, de la beauté, de la magnificence des temples élevés à la gloire du Très-Haut.

Leurs masses imposantes seront les témoins

indéniables de la piété et de la ferveur du peuple canadien-français ; ils s'associeront aux monuments historiques pour montrer une fois de plus que la religion et la gloire sont des compagnes inséparables.

Que l'on consulte les annales de tous les pays et l'on verra que, depuis l'existence des nations, l'apogée de leur grandeur a toujours coïncidé avec la pleine florescence du culte.

C'est que la foi soulève les montagnes, c'est que la foi en portant les cœurs vers Dieu les rend capables des plus belles actions.

Multiplions donc les sanctuaires, couvrons notre pays de lieux saints, afin qu'ils attestent notre croyance d'une manière grandiose à nos arrières petits enfants.

Patriotes ! rappelez-vous de plus, que l'église a été notre centre de ralliement à l'heure du danger, qu'elle a été en quelque sorte l'école sacrée où le peuple entendait résonner les échos mélodieux de sa langue chérie !

E. Z. MASSICOTTE

RAYONS CREPUSCULAIRES

(Pour le *Glaneur*)

Quand le chaud crépuscule, au reflet pourpre et d'or,
Répand dans nos vallons son ombre lumineuse,
Quand les bruits, dont la voix se fait harmonieuse,
Vont, mourant peu à peu, dans un brillant décor ;

A l'heure où se dévoile en splendeur vaporeuse,
La nature, dont l'âme, ivre, tressaille encor,
Mals dont l'ardeur s'éteint, à l'heure où la glaneuse
S'en vient de par les champs, contemplant son trésor,

Il se répand dans l'âme un grand flot d'allégresse.
C'est l'heure où le repos vient la combler d'ivresse :
Lueur sereine et pure après les feux du jour...

Ainsi douce et discrète, à l'heure où l'ombre noire
Descend, froide, en nos cœurs, l'amitié, dans sa gloire,
Y projette un rayon, brillant reflet d'amour.

JOSEPH GAGNON

SOYONS FIERS D'ÊTRE CANADIENS

(Pour le *Glaneur*)

Il m'est bien doux d'avoir l'occasion
de manifester mon amour, mon admiration,
mon attachement pour tout ce qui est cana-
dien.....

Comme le dit un vieil adage,
Rien n'est si beau que son pays,
Et de le chanter c'est l'usage,
Moi, je le chante à mes amis.

Qui me donnera une lyre d'or et une voix
d'ange pour chanter de notre cher Canada les
multiples beautés ; sa naissance, conception
large et généreuse, suprême effort du cœur de la
vieille France ; sa vie et ses luttes, sujet d'une
glorieuse épopée ; son avenir enfin qui porte le
secret d'une vocation privilégiée !

Que dire des beautés physiques de cette
grandiose nature qui ravissent l'étranger d'admi-
ration, de ce ciel ouvert à nos regards, où se sont
élevées souvent les fraîches aspirations de nos
âmes, de ce soleil radieux qui éclaira nos pre-

mières espérances, de ces superbes montagnes, semblables à d'immenses murailles soutenant la calotte des cieux ?

Pourquoi sommes-nous si glorieux, si jaloux des grandeurs et des richesses de notre beau pays ? Pourquoi sommes-nous si fiers d'être Canadiens ? On a dit déjà que nous formions une race à part, jouissant de toutes les qualités et possédant les traits distinctifs d'une nation privilégiée. Jè n'entreprendrai pas d'analyser ce que recèle de vrai et de juste l'assertion d'un si noble sentiment. Laissant dire à mon jeune cœur, ce qu'il peut comprendre et aimer dans son pays, je me proclame fier d'être Canadien, parce que le Canada est fils de la France, de la France chrétienne la plus noble, la plus belle, la plus chevaleresque nation du monde.

Je suis fier d'être Canadien, parce que les saintes et sublimes traditions de la fille aînée de l'Eglise, ont conservé toute leur beauté et leur candeur primitive, sur cette terre des Cartier et des Champlain, ces pionniers de la bonne nouvelle ; parce que le sentiment religieux dans tout ce qu'il renferme de plus beau et de plus admirable, rayonne chez nous comme un soleil vivant, qui pénètre le peuple et lui communique des vertus solides.

Je suis fier d'être Canadien, parce que mon pays porte radieux et pur le souvenir de sa vie

militante ; la phase de notre âge héroïque, où notre courage et notre ardeur se heurtèrent à de si rudes épreuves ; parce que les jours trois fois illustres de la Monongahela, d'Oswego, de Carillon, de Chateauguay ne sont pas oubliés, jours douloureux ou l'effondrement d'une race bénie de Dieu menaçait de toutes parts ; jours glorieux ou l'astuce d'ennemis acharnés à notre perte vint se briser contre le fer de la justice et la lance du devoir. Arrêtons-nous, contemplons un moment, ce petit peuple, uni dans un même sentiment de solidarité fraternelle, allant chercher des forces au pied des autels du Régénérateur des empires, pour courir sur les champs de bataille implorer la mort ou la liberté.

Je suis fier d'être Canadien, parce que ce sol que nous foulons a été rougi du sang de nos ancêtres, parce qu'il a été fécondé et sanctifié du sang de nos martyrs, parce qu'aux douleurs des combats ont succédé les douleurs plus cuisantes encore de la conquête, les luttes contre l'ambition d'une oligarchie puissante et perfide, contre les tyrannies d'un pouvoir traître à ses serments... Et on l'a dit l'amour dont les racines sont arrosées de larmes amères, porte des fruits qui ne meurent pas.

Je suis fier d'être Canadien, parce que le Canada, terre par excellence du mérite et de l'honneur, est devenu le pays de la vraie liberté : liberté pour chacun d'accomplir son devoir. Ici

le droit trouve un défenseur contre la force ; la justice n'est point sacrifiée aux passions, le faible et l'opprimé connaissent un support généreux. Le sentiment national se fait jour dans tous les cœurs, et la nation canadienne française s'incline, pénétrée de respect, devant l'action bienfaisante de l'Eglise et lui donne généreusement ses enfants, ses zouaves pour le triomphe de sa cause immortelle.

Oh ! oui, combien le poète a raison de chanter dans son enthousiasme

O Canada, fils de la France
Qui te couvrit de ses bienfaits.
Toi notre amour, notre espérance,
Qui poura t'oublier jamais.

Ce n'est pas tout d'exalter le culte que nous devons à notre bien-aimée patrie ; non-seulement il faut être fier d'appartenir à la nationalité canadienne française, mais il faut rester et être toujours Canadien, car les peuples amoureux de leur passé, et qui conservent avec orgueil la fleur du patriotisme, sont des peuples qui auront droit à des siècles de vie.

“ Le patriotisme, a dit quelqu'un, est plus qu'une passion, plus qu'une vertu, c'est l'âme même d'un peuple. Lorsque cette âme est en pleine vitalité, les peuples grandissent. Souffre-t-elle, ou s'étirole-t-elle, ils sont frappés : c'est la mort qui vient.

Mais non, le Canada ne mourra pas : il vivra,

non-seulement dans l'affection de ses enfants, mais il vivra dans leur attachement à son sol, dans la force de leur vertu, de leur fidélité constante à aller puiser la vie à sa source même : Jésus-Christ et son église. Voilà, ô mon pays, le gage de ta stabilité présente et la garantie de tes futurs triomphes.

Nos philosophes modernes et nos économistes impies, ont considéré le Christ et son flambeau comme une quantité négligeable. Ils ont monté les peuples contre l'influence salutaire de l'Eglise, en déchaînant contre son auguste autorité, tout ce que les sociétés avaient de passions inassouvies, d'instincts révolutionnaires. Qu'est-il arrivé ? Les perturbations sociales les plus effrayantes ont signalé cette apostasie des nations ; l'abîme du socialisme s'est ouvert prêt à tout engloutir.....Alors dans les volcaniques agitations qui ont changé la face du monde, on s'est aperçu qu'il n'y en avait qu'un pour sauver les peuples et que c'était Jésus-Christ *non est in alio aliquo salus.*

Mais quand je descends des hauteurs où m'emporte nécessairement la contemplation de ces consolantes vérités, pour jeter un coup d'œil sur les plus humbles vertus de notre nation, je me dis encore : restons canadiens-français. C'est qu'ici l'indépendance et le bonheur règnent partout. Ici point de population servile et vénale, qui rampe devant le parvenu et qui se vend com-

me une marchandise. Tout citoyen consciencieux de sa dignité porte avec fierté son regard vers le ciel.

C'est surtout chez le cultivateur, homme vraiment attaché à son sol et à sa patrie, que se manifeste cette noble indépendance. Voyez-le.c'est un roi dans ses domaines ! Pour lui, la nature apprête ses beautés. Pour lui, les arbres se couronnent de fleurs et de fruits ; pour lui les vents soufflent leurs brises légères ; pour lui les concerts des chœurs ailés ; pour lui les richesses du sol, pour lui l'air pur, le soleil vivifiant, pour lui et pour lui seul peut-être la sérénité de l'esprit, le calme et l'aménité du cœur.

O fortunati nimium si bona sua norint agricola.

Si notre vie présente, si nos antécédents sont si glorieux, si notre passé laisse voir tant de grandeurs, que sera donc notre avenir ? " L'avenir est à Dieu " dit le poète. Qu'il me soit permis d'ajouter que l'avenir sans cesse d'être à Dieu est aussi aux cœurs généreux, aux intelligences d'élite. Car les garanties du succès demeurent toujours les mêmes et conservent toujours le prestige de soulever les volontés pour les lancer dans la voie du devoir. Et si nous cherchons les causes de nos succès passés, nous voyons qu'elles résident dans l'amour de la religion et dans cet attachement inébranlable à la

patrie : religion et patrie telles sont les fortes garanties, les grands tuteurs de nos droits.

Si donc, nous voulons marcher d'un pied ferme, d'un regard assuré vers la vocation que nous a marquée la divine Providence, nous n'avons qu'à suivre les illustres leçons du passé. Ne rougissons jamais de notre origine et de notre nationalité. Que notre blason national, radieux d'une gloire vraie et sans tache, porte toujours le signe de notre rédemption, qu'aucune souillure indigne d'un peuple chrétien n'en voile la splendeur aux yeux de l'univers. Que l'Eglise soit le phare lumineux, autour duquel gravitent toutes nos institutions civiles. Et que jamais notre belle langue française, le secret de notre vitalité présente et future, ne soit mise au ban de l'empire : ce serait renverser du coup le rempart qui conserve notre homogénéité, démolir le mur d'airain élevé contre la diffusion des doctrines saugrenues et saper la base fondamentale de notre existence comme peuple, ou de notre indépendance nationale.

O Canada, doux pays que j'aime et je vénère
Heureux qui te connaît, plus heureux qui t'habite,
Et ne quittant jamais, pour chercher d'autres cieux,
Les rives du grand fleuve, où le bonheur t'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux.

J. G. BOISSONNEAULT

LE GOURMAND

(Pour le *Glaneur*)

Voici Macarel : personne n'hésiterait à le croire anthropophage récemment civilisé. Lecteur qui n'a pas souffert de sa présence, laisse-moi t'en faire le portrait.

C'est un homme de haute stature, toujours grotesquement vêtu ; sa physionomie, moins que vivace dans la conduite de ses affaires, s'anime soudainement lorsque le maître d'hôtel annonce que le service est prêt. Il va de suite se placer à table sans s'occuper de la place qu'il prend. D'un œil effaré, il contemple les mets ; aussitôt, il saisit le plus appétissant et se hâte de l'absorber afin de goûter aux autres sans trop de retard. Il s'entoure donc immédiatement de tout ce qui lui plait : croquettes de poulet aux codes, côtelettes d'agneau, vol au vent universitaire, fruits et gâteaux. Les convives surpris regardent cet importun ; cependant Macarel ne remarque pas la curiosité qu'il excite : il dévore avec autant d'avidité que s'il était seul chez lui. Tous ne tardent pas à se convaincre qu'il vaut mieux lui laisser la libre possession des mets que d'essayer à les lui disputer.

Un quidam demande un plat à Macarel en spécifiant le morceau qu'il désire ; à la seule pensée de perdre quelque chose de son goût, Macarel devient furieux ; il veut diminuer le plaisir

de ce voisin, et, coupant le morceau demandé, il se sert d'abord copieusement et passe le reste. Si minutieusement occupé de sa manducation, il va de soi qu'il ne se préoccupe guère de mettre en vogue la judicieuse réflexion de Plutarque qui disait que la conversation est la meilleure sauce dont on puisse assaisonner les aliments. Met-il fin à son mutisme, il pense et il parle tout à la fois ; mais, à l'instar du distrait de La Bruyère, la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense.

S'il s'aperçoit qu'on voudrait lui parler, il ne se fait pas faute de s'écrier parfois : " ne me parlez pas, je suis avant tout à maître Gaster. "

Macarel n'est pas moins remarquable en temps d'abstinence : sans cesse il murmure contre la dureté de l'Eglise envers ses enfants déjà malheureux. En effet, c'est Macarel qui comprend le mieux ce titre de " malheureux enfants. " " Certes, répète-t-il, à qui veut l'entendre, Adam fit une grande faute ; moi, prévoyant les jeûnes futurs, j'eusse pris bien garde de toucher à la pomme défendue. Par là, toujours nous eussions pu satisfaire pleinement nos goûts. "

Pauvre Macarel ! que les dieux hospitaliers veillent sur toi, car si tu te voyais réduit à l'immense inconvénient de manger un mauvais ragoût ou de boire un vin médiocre, nulle misère n'égalerait la tienne !

GEORGES AVILA MARSAN

CE QUE J'AIME

A Melle A. B.....

(Pour le *Glaneur*)

J'aime le souffle du zéphire
Par une belle nuit d'été;
J'aime la brise qui soupire
Et fuit avec rapidité;
J'aime la coquette charmille,
Et le bosquet mystérieux
Où l'oiseau vient faire sa trille
Et redire son chant joyeux.

Mais j'aime mieux encor la douce mélodie
De ton rire et ta voix respirant la fraîcheur :
Aussi ta voix flexible est pleine d'harmonie,
Et ton rire argentin trouve écho dans mon cœur.

J'aime la fleur qui vient d'éclorre
Sous le frais baiser du matin;
J'aime aussi les feux de l'aurore
Remplis d'un arôme divin;
J'aime la pierre précieuse
Brillant d'un éclat vif et pur,
Et la voûte majestueuse
Du firmament couvert d'azur.

Mais j'aime mieux encor ton œil rempli de flamme,
Et ta prunelle fine apaisant son ardeur :
En effet ton regard pénètre dans mon âme,
Et la plonge aussitôt dans un trouble enchanteur.

HECTOR D'HAUGRY



PORT-ROYAL

(Pour le *Glaneur*)

Port-Royal, le premier établissement français fondé en Amérique qui porte aujourd'hui le nom de Annapolis, fut ainsi nommé à cause de sa beauté. "Continuant au même vent deux lieues, dit Champlain, nous entraâmes en l'un des beaux ports que j'eusse vus en toutes ces côtes, où il pourroit deux mille vaisseaux en feureté. L'entrée est large de huit cens pas : puis on entre dedans un port qui a deux lieux de long et une lieue de large, que j'ay nommé port Royal....."

Lescarbot, qui est heureux de contredire Champlain partout où il le peut, dit à propos du passage que nous venons de citer :

"Le dit Port pour sa beauté fut appelé *Le Port Royal*, non par le choix de Champlain, comme il se vante en la relation de ses voyages, mais par sieur de Monts, Lieutenant du Roy.

M. Laverdière défend Champlain de l'imputation de Lescarbot :

"N'en déplaise à Lescarbot, dit le savant abbé, le témoignage de Champlain, qui était du voyage, vaut pour le moins, autant que le sien. Il y a plus : Champlain, dans son édition de 1632, a conservé ce passage tel qu'il était, malgré la remarque des Lescarbot. Du reste, notre auteur ne manque jamais de rendre justice aux autres en pareille matière c'est ainsi, par exemple, qu'il fait remarquer à plusieurs reprises que la baie Française a reçu son nom de M. de Monts."

Sans mettre en doute la véracité de Champlain, nous trouvons singulier qu'il se permette de donner un nom à un port lorsque, de son propre aveu, de Monts, le chef de l'expédition, est présent.

HECTOR SERVADEC

LA LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890

(Pour le *Glaneur*)

M. l'abbé F. A. Baillargé, le prêtre dévoué et le savant infatigable qui dirige les intéressantes revues *La Famille*, *L'Étudiant* et *Le Couvent*, vient de publier un fort joli petit volume qu'il a intitulé *La littérature au Canada en 1890*.

Cette brochure de trois cent et quelques pages contient une appréciation substantielle et impartiale de chacun des ouvrages publiés au Canada en 1890.

L'utilité de *La littérature au Canada en 1890* est incontestable.

Le lecteur qui désire consulter une appréciation de l'ouvrage qu'il lit peut le faire sans courir des journaux et des revues que l'on n'a pas toujours sous la main.

L'auteur lui-même y gagnera : son œuvre plus connue se vendra mieux.

Enfin le pays y trouvera son avantage. Les travaux de ce genre donnent du *corps* et de *l'âme* à la littérature nationale. Du *corps* et de *l'âme*, ainsi que le dit M. Baillargé, les écrivains canadiens en ont, mais les *lecteurs* canadiens n'en ont pas assez.

Nous offrons à M. l'abbé Baillargé nos sincères félicitations pour son travail intéressant, instructif et pardessus tout utile.

PIERRE GEORGES ROY

LA FAMILLE

La littérature au Canada en 1890, F. A. Baillairgé; Ce que sont trop souvent les mères pour leurs filles, Jean Lander; Tristesse, Hector d'Haugry; Souvenir d'exil, V. L. Séguin; L'avocat et l'enfant de cœur; En Europe: Parci par là, J. B. Proulx; La maison de l'enfant perdue, E. A. Latulipe.

LES SOIRÉES LITTÉRAIRES

Mademoiselle de Kérouare, Jules Sandeau; Les mois de Fabre d'Eglantine, Caribert; La perle noire, Victorien Sardou; A travers le théâtre; La polygamie chez les Mormons; Une erreur judiciaire, C. de M.

LA REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE POUR TOUS

Nous vois-tu, Germain Picard; Le soulier, Miss E. Ehrtone; L'art et la révolution, A. Genèvey; A travers les revues, E. Ehrtone; Mélancolie, Dominique Caillé.

LE STÉNOGRAPHE CANADIEN

Le hochet, Miss E. Ehrtone; Les femmes sténographes; Chronique sténographique; Une exécution à l'armée de la Loire, Edouard Sergent; Parlons français; Nouvelles à la main; Comment enseigner les enfants; Les mémoires d'un orphelin; Marie Roussel.

REVUE CANADIENNE

Limoulu, William Chapman; Les mémoires de Saint-Simon et le père Le Pelletier, Jules Jetté; Un voyage au Lac St-Jean, Pierre Trudel; La croix et le manitou, L. P. Sylvain; La villa de la Broquerie, Louis Lalonde; Les Noëlet, René Bazin; Bulletin bibliographique, A. C.

LE RECUEIL LITTÉRAIRE

Cette revue est devenue la propriété de M. Pierre Bédard. Le Recueil littéraire paraît maintenant le 1er et le 15 de chaque mois par livraison de 24 pages. L'abonnement est de \$2 par année.



LES

Soirées Littéraires

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Seize Pages grand format

ŒUVRES des MEILLEURS ECRIVAINS - GRAVURES

Primes Nombreuses et Gratuites

COMPENSANT LARGEMENT LE PRIX DE L'ABONNEMENT

(Douzième année)

Parmi les journaux illustrés s'adressant à la famille, il est rare d'en trouver justifiant aussi complètement leur titre et sachant plaire autant à l'esprit du lecteur.

Les soins apportés à la rédaction, où figurent les noms les plus aimés du public, et aux illustrations confiées à des artistes de talent, ont assuré longtemps un légitime succès à cette publication qui ne ressemble à aucune autre et sait charmer, par une littérature variée, tous les goûts et tous les âges.

ABONNEMENTS D'UN AN DU 1^{er} DE CHAQUE MOIS

France: 7 fr. Union Postale: 8 fr. 50. Autres Pays: 10 fr.

SIX numéros d'essai, franco: UN FRANC.

Adresser chèque, timbres, papier-monnaie ou mandat-postal

au DIRECTEUR, 5, Cité Bergère, PARIS



194